

I

— **M**aman ! m'exclamai-je. Enfin tu m'appelles. J'étais tellement inquiète !

— J'espère que tu n'es pas en train de conduire, Kat, me réprimanda ma mère à l'autre bout de la ligne.

— Si, répliquai-je. (Ma Golf avançait au ralenti dans la circulation londonienne sur Old Brompton Road.) Ne change pas de sujet.

— Si tu n'utilises pas de kit mains libres, tu vas te prendre une contredanse...

— Ce qui explique pourquoi je me range sur le bas-côté. Ne raccroche pas. Laisse-moi m'arrêter quelque part.

Maman poussa un profond soupir.

— Dépêche-toi, dans ce cas. Ça coûte cher, le téléphone.

Je tournai sur Bolton Place, une rue résidentielle tranquille qui se séparait en deux arcs de cercle élégants autour d'un jardin communautaire. Avisant un espace devant l'église St. Mary, je m'y garai et coupai le moteur.

— Où tu étais passée, hier soir ? demandai-je. J'étais sur le point d'appeler la cavalerie.

— Tu m’as l’air tendue, constata ma mère en éludant délibérément ma question. Tout va bien avec Dylan ?

— Tu sais très bien que mon petit ami s’appelle David, rétorquai-je, agacée qu’elle sache toujours aussi bien toucher mon point sensible. Bon sang, on crève de chaud.

J’avais baissé ma vitre pour faire entrer dans l’habitable l’air d’une chaude journée d’août et inhaler l’odeur du gazon fraîchement tondu.

— Tu es trop âgée pour avoir un petit ami...

— Eh bien, un grand ami, dans ce cas. Et je ne suis pas tendue, marmonnai-je. Je me suis fait du souci en ne te voyant pas venir à mon pot de départ, hier soir. Tu as eu une autre migraine ?

— Non. J’étais dans le déni, répondit platement ma mère. J’espérais que tu allais renoncer à abandonner *Fakes & Treasures*.

— Je veux retrouver ma vie, maman. Tu imagines une seconde ce que ça fait d’être constamment sous le regard du public ?

— Quel dommage ! reprit-elle. J’aimais bien te voir à la télé. Tu étais toujours tellement jolie. Tu es sûre de ne pas être en train de commettre une erreur ?

— On croirait entendre David...

— Oh, mince alors, fit ma mère. Dans ce cas, je suis ravie et en même temps désolée de ne pas être venue.

Ignorant sa pique, j’enchaînai :

— Tant mieux, parce que je me réjouis de me lancer dans les affaires avec toi. À ce propos, je me suis dit que nous pourrions aller visiter quelques propriétés, ce week-end.

— Je ne sais pas si ça va être possible...

— Et que je devrais te montrer ce que j'ai acheté à la salle des ventes Bonhams, ce matin, ajoutai-je. Deux boîtes pleines de jouets victoriens et des ours en peluche *vintage* à un prix exceptionnel, les premiers éléments de notre stock. Je brûle de te les montrer. (Il y eut un long silence à l'autre bout du fil.) Tu as entendu ce que j'ai dit, maman ?

Nouveau silence prolongé.

— Je me suis cassé la main droite, lâcha-t-elle sans détour.

— Bon sang, maman, ça va ? m'écriai-je.

— Maintenant, oui.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Eh bien, voilà, c'est fait.

— C'est très invalidant ? demandai-je. Tu peux cuisiner ? T'habiller toi-même ?

— Avec une seule main ?

— Ben, tu en as quand même une autre.

— Très drôle.

— J'arrive tout de suite, annonçai-je.

— Et Dylan ? Ça ne va pas l'embêter ?

— David n'est pas là, ce week-end.

— Ton père n'aurait pas aimé que je parte en vadrouille sans lui, répliqua ma mère. Tu savais que nous n'avons jamais passé une nuit séparés au cours de nos cinquante années de mariage ?

— Oui, je le sais, mais c'est quarante-neuf et pas cinquante, nuançai-je. Et si tu as l'intention de te montrer désagréable à propos de David, je ne viens pas.

— Quand va-t-il enfin divorcer de cette Trudy ? Je n'arrive pas à me rappeler ce que tu m'as dit.

— C'est compliqué, marmonnai-je.

— Tu as regardé la nouvelle émission de Trudy ? insista ma mère, touchant un nouveau point sensible. C'est très amusant. *Walk of Shame!* « Les secrets des familles célèbres enfin révélés ».

— Maman... Je te préviens. Je refuse de parler de Trudy Wynne. Tu veux que je vienne, oui ou non ?

— Oui, oui, lâcha ma mère avec lassitude. J'ai un petit projet qui demande à être peaufiné. À être tapé à la machine, exactement.

— J'ignorais que tu en avais la possibilité.

— Bien sûr que si, répliqua ma mère avec dédain. J'utilise l'Olivetti de papa.

— C'est un objet de collection. Je suis étonnée que le ruban encreur se vende encore, déclarai-je. Je passe chez moi pour récupérer deux ou trois trucs et je devrais être chez toi dans moins d'une heure.

— Ça m'étonnerait, fit ma mère. J'ai déménagé... Ne te fâche pas et ne me gronde pas bêtement.

— Tu as déménagé ? Où ? Quand ? m'écriai-je. Et notre projet d'entreprise ?

— J'ai changé d'avis. Tu as besoin de moi pour quoi, de toute façon ?

— L'idée, c'était que tu m'aides à diriger Les Collections de Kat, rétorquai-je, exaspérée. Nous t'aurions trouvé un joli petit appartement au-dessus d'une boutique...

— Pendant que tu aurais emménagé avec David, m'interrompit ma mère. Tu sais que ton père n'aurait jamais approuvé que tu vives dans le péché.

— Nous sommes au XXI^e siècle, maman, objectai-je. Et de toute façon, papa tenait à ce que je veille sur tout. Il n'aurait pas voulu que tu te retrouves isolée.

— Je ne suis pas isolée.

— Quand as-tu pris cette grande décision ?

— Laisse-moi réfléchir... il y a à peu près un mois.

— Un mois ? Mais... (La tête commençait à me tourner.) Nous nous parlons chaque jour. Et même deux ou trois fois, certains jours. (Soudain, je réalisai que ces derniers temps, c'était toujours ma mère qui m'appelait.) Je me disais bien que je ne reconnaissais pas le numéro. D'où m'appelles-tu ?

— De mon portable.

— Tu as un portable ? Vraiment ? m'étonnai-je. Et quand as-tu mis la maison en vente ?

— Des questions, des questions, encore des questions, grommela ma mère. Le monsieur adorable, qui gère le pressing m'a fait une offre que je ne pouvais pas refuser.

— Monsieur Winkleigh ? m'étranglai-je. Papa n'aurait jamais vendu à monsieur Winkleigh. Il ne pouvait pas le supporter.

— Eh bien, ton père n'était pas là, il ne risque pas de le découvrir, n'est-ce pas ?

Je tentai d'assimiler cette information perturbante. La simple pensée de faire des courses dans une épicerie provoquait systématiquement l'une des « crises » de ma mère, or voilà qu'elle avait réussi à déménager.

— Tu ne peux pas avoir fait ça toute seule.

— Je ne suis pas handicapée, figure-toi, avança ma mère.

La réplique était gonflée, venant d'une personne qui avait passé toutes mes vacances scolaires allongée dans le noir pour cause de migraine.

— Et en plus, ajouta-t-elle, Alfred m'a aidée.

— Et Alfred, c'est qui ? Ton petit ami espagnol ?

À ce stade, plus rien n'aurait été en mesure de me surprendre.

— Alfred peut difficilement faire office de prénom espagnol, ma puce. Ce serait plutôt Juan, ou bien Pablo, lâcha doucement ma mère. Non, Alfred est mon frère.

Je cessai de respirer, je le jure.

— J'ignorais que tu avais un frère.

— Eh bien, c'est pourtant le cas. Enfin, pour tout te dire, j'en avais deux, mais Billy est mort et enterré. Rupture d'anévrisme sur la jetée de Blackpool. Il est décédé jeune. Une histoire très triste.

— Je dois donc avoir des cousins. Ça me ferait plaisir.

— Tu ne les apprécierais pas.

— Si. (Je sentis ma colère croître au souvenir de la jalousie que m'avaient inspirée les grandes familles de mes amis, surtout au moment de Noël : j'avais détesté être fille unique.) Papa savait que tu avais des frères ?

— Bien sûr. Mais comme ils n'étaient pas à son goût, nous ne les voyions pas, expliqua ma mère. C'est important ?

— En fait, oui, répondis-je. J'avais toujours cru que papa et toi étiez orphelins.

— Vraiment ? Mais pourquoi ça ?

— Parce que c'est ce que tu m'avais dit, m'écriai-je.

— Bon, peu importe, répliqua sèchement ma mère. Tu ferais mieux de t'activer si tu veux être ici pour le thé.

— Attends une minute, intervins-je. Qu'est-ce que tu as fait de toutes mes affaires ?

— Je les ai données à Oxfam, répondit ma mère. Et avant que tu ne piques encore une crise, ne t'inquiète

pas, j'ai fourré tous tes petits copains en peluche dans une valise. Je les ai ici, avec moi...

— Et ma malle à déguisements ? demandai-je en repensant à mon coffre métallique qui contenait des dizaines de beaux costumes faits main. (Maman avait toujours été très habile avec du fil et une aiguille.) Je veux que mes enfants les aient.

— Tu ferais mieux de te dépêcher dans ce domaine, ou bien ce sera trop tard.

— Merci du rappel, maman.

— Je plaisantais. (Non, je savais que ce n'était pas le cas.) Tu as un stylo ? poursuivit-elle. Je ferais mieux de te donner l'adresse.

— Attends, j'ai besoin de quelque chose où écrire. (Je sortis le catalogue de vente de mon fourre-tout et dénichai un crayon.) Je suis prête.

— Le Logis du palefrenier, manoir de Honeychurch...

— Honey church ? ricanai-je. Ça fait très *Winnie l'Ourson*.

— Ne ricane pas, répliqua ma mère. C'est très déplaisant. C'est « Honeychurch » en un seul mot. (Elle marqua une longue pause, puis :) Little Dipperton.

— « Little » quoi ? m'enquis-je.

— Dipperton, comme Big Dipper, mais avec « little ». Et t-o-n à la fin.

— Mais ça se trouve où, ce foutu Little Dipperton ?

— Dans le Devon.

— Le Devon ? bredouillai-je.

— Près de Dartmouth. C'est un petit port de pêche très mignon. Tu vas adorer. Je t'y emmènerai pour qu'on se boive un thé en mangeant des scones à la crème.

— Le Devon ! répétais-je. C'est à plus de trois cents kilomètres !

— Oui, je suis bien placée pour le savoir, je viens tout juste d'y déménager.

— Mais tu n'aimes même pas la campagne.

— Ton père, non, mais moi, si, répliqua gaiement ma mère. J'aime la campagne. J'ai toujours détesté la vie citadine. Maintenant, je me réveille avec le chant des oiseaux, des odeurs d'air pur...

— Mais... le Devon ? (La révélation me faisait tourner la tête.) Et les cendres de papa ? Je pensais qu'on s'était mises d'accord pour les déposer au crématorium de Tooting ? Tu ne pourras jamais lui rendre visite.

— J'ai changé d'avis concernant le crématorium de Tooting. Il souffrait de claustrophobie, comme tu le sais.

— Maman, il est dans un Tupperware orange, désormais ! m'exclamai-je. Quelle différence cela fait ?

— C'est trop définitif.

Je tentai une autre tactique.

— Et tous vos amis ?

— Ton père travaillait pour les Recettes et douanes de Sa Majesté, répliqua ma mère. Nous n'avions pas d'amis.

— Tu ne conduis même pas.

— J'ai toujours su conduire, mais j'aimais bien que ton père me serve de chauffeur, gloussa ma mère. En fait, je viens juste de m'acheter une jolie Mini Cooper rouge piment.

— Comment as-tu les moyens de te payer une nouvelle voiture ? Une maison – et, d'après ce que je comprends, une grande maison – à la campagne ? (Les alarmes s'étaient mises à sonner dans ma tête.)

Comment as-tu entendu parler de ce Logis de palefrenier, pour commencer ?

— J'ai des relations.

— Mais tu as dû la visiter, non ? Comment ? Quand ?

— Je n'ai pas de comptes à te rendre, trancha ma mère. Je fais ce qui me plaît.

Une autre pensée affreuse me traversa l'esprit.

— Tu as dépensé tout l'argent de papa, c'est ça ? (Un silence de mauvais augure me répondit à l'autre bout de la ligne.) Il avait deviné que tu ferais ça.

— Katherine, je dois t'apprendre quelque chose...

— Tu l'as dépensé ! m'exclamai-je. Tu ne m'appelles Katherine que quand tu as de mauvaises nouvelles à m'annoncer.

— Est-ce que le nom de Krystalle Storm te dit quelque chose ?

Désarçonnée pendant quelques secondes, je finis par répondre :

— Non, pourquoi ? Elle fabrique quoi au quotidien ?

— Les critiques affirment qu'elle est encore plus grande que Barbara Cartland.

— Qui ?

— L'auteur de romans d'amour. Barbara Cartland.

— Quel est le rapport avec l'argent de papa ?

— Ses livres sont partout. Elle en a vendu plus d'un demi-million à travers le monde, s'excita ma mère. Ça m'étonne...

— Tu sais que je ne lis pas ce genre d'idioties, maman. Comment papa les appelait-il ? « Des histoires à sensation pour vieilles dames pathétiques », marmonnai-je. Et n'essaie pas de changer encore une fois de sujet.

— Bien, décréta ma mère. Tu sais quoi ? Je ne pense pas avoir besoin de ton aide, tout compte fait. Je peux me débrouiller seule.

— Maintenant, c'est toi qui piques une crise. Je suis contente de venir. En fait, j'ai même bien envie d'un thé avec des scones à la crème.

— Non, rétorqua froidement ma mère. Je ne veux pas te voir ici. J'ai déjà quelqu'un qui brûle de me donner un coup de main. Il est très gentil. Oui, vraiment très gentil.

Et avant que j'aie pu placer un mot de plus, elle avait raccroché.

J'étais plongée dans la plus profonde perplexité. Il était évident que le chagrin de ma mère l'avait rendue imprudente et impulsive. Qu'est-ce qui lui avait pris de déménager si loin de Londres ? Qu'elle ait réussi à taper dans la caisse de retraite de mon père, si soigneusement protégée, s'avérait pour le moins préoccupant. Il était de notoriété publique que ma mère ne savait pas gérer le moindre cent. C'était devenu une source de plaisanterie dans la famille. Mon père et moi nous étions donné beaucoup de mal pour veiller à ce qu'elle reçoive une rente mensuelle afin de ne pas tout dépenser en une seule fois. J'avais la sensation de l'avoir trahi, alors qu'il était parti depuis quatre mois seulement.

Rien à faire. Il fallait que j'aille à Little Dipperton, où que cela puisse être, et que je tente de la raisonner.

Je fis une halte rapide à mon appartement en rez-de-jardin près de Putney Bridge pour jeter quelques affaires dans une valise, dont les brochures de quelques propriétés que j'avais bien l'intention de montrer à ma mère. J'avais aussi décidé de prendre les deux cartons d'ours vintage et de jouets victoriens que j'avais achetés ce matin-là.

— Prêt, Jazzbo Jenkins ? lançai-je à ma mascotte porte-bonheur, une souris Jerry d'une quinzaine de centimètres, de chez Merrythought.

Le jouet, qui datait des années 1940, avait été offert à ma mère quand elle était enfant et elle me l'avait donné à son tour. Je le gardais sur le tableau de bord de ma voiture.

— Allons voir ce que ma mère fabrique.

C'était une journée d'août ensoleillée et, si j'en croyais le thermomètre de ma voiture, il faisait un étouffant 30 °C. En Angleterre, tout semblait mal équipé pour lutter contre les vagues de chaleur, mon auto comprise. Le ventilateur se contentait d'aspirer l'air brûlant du dehors. Même en ouvrant toutes les vitres, de la sueur

me dégoulinait le long du dos. La route promettait d'être longue et poisseuse.

La circulation était dense, avec tous les vacanciers qui filaient vers le sud-ouest du pays pour la dernière semaine officielle des vacances scolaires. Je me traînais derrière des files de caravanes avançant au ralenti tandis que la bande d'arrêt d'urgence hébergeait son habituel véhicule rangé sur le bas-côté pour cause de moteur en surchauffe.

Je vis un panneau « Fraises à 800 mètres » au bord de la route. Tout à trac, des larmes se mirent à me piquer les yeux au souvenir de nos sorties familiales, quand je suppliais mon père de s'arrêter pour acheter des fraises, ce que nous ne faisons jamais parce que je renversais toujours de la nourriture, de la boisson – ou n'importe quoi d'autre – sur mes vêtements. Je ralentis pour examiner la table garnie de barquettes de fraises sous un large parasol et décidai de faire halte.

En proie à un sentiment de culpabilité, j'en achetai deux – une pour ma mère et une pour moi, afin d'engloutir aussitôt cette dernière. Il ne me fallut pas plus de cinq minutes pour en venir à bout. Les fraises étaient sucrées, charnues, exquises et, malheureusement, leur jus dégouлина sur mon corsaire blanc. Papa avait bien raison.

Quand je dépassai Stonehenge sur l'A303, le soleil avait disparu et le ciel était lourd de nuages noirs qui roulaient au-dessus de la plaine de Salisbury. Sur un puissant roulement de tonnerre, il se mit à tomber des hallebardes. La circulation ralentit encore jusqu'à s'arrêter complètement. Puis, aussi vite qu'elle avait commencé, la pluie cessa et un arc-en-ciel de toute beauté enjamba les collines au loin.

Je me garai dans une station-service afin d'acheter des fleurs et une bouteille de vin allemand pour ma mère.

Alors que je faisais la queue à la caisse, je remarquai *La Séductrice tzigane*, un roman de l'auteur dont maman m'avait parlé – Krystalle Storm –, sur un présentoir à livres de poche rotatif. Sur fond d'église, une Tzigane fort peu vêtue, cheveux noir corbeau et bracelets par centaines, s'appuyait contre le tronc d'un grand chêne, tout à fait séductrice dans sa robe coupée court. Je m'emparai d'un exemplaire et lus la quatrième de couverture. « *Il était un homme d'Église. Elle, une paria parmi les siens. L'amour peut...* »

— C'est vraiment bon, me dit une jeune femme approchant la trentaine. C'est le premier de la série des *Amants maudits...* Oh, pardonnez-moi, vous ne seriez pas Kat Stanford de *Fakes & Treasures* ?

— Si, répondis-je avec un sourire poli.

— J'adore votre émission ! s'exclama-t-elle. Et vos cheveux...

Malheureusement, les personnalités du petit écran sont cataloguées par certains traits distinctifs : Gordon Ramsay et ses célèbres humeurs ; Charlie Dimmock, de l'émission *Ground Force*, et son absence de soutien-gorge ; et moi, surnommée Raiponce, en raison de mon abondante crinière.

— Merci, répliquai-je. Je vais peut-être acheter ça pour ma mère.

— Attention, me prévint-elle en gloussant. (Et elle me désigna une mise en garde, au bas de la couverture.) Vous voyez ? Il est classé comme « torride ». Autrement dit, c'est osé.

— Je ne suis pas certaine que ma mère pourra supporter le « torride », concédai-je en reposant le livre.

Puis, mue par une impulsion soudaine, je le repris quand même. Ce serait un gage de réconciliation, en quelque sorte. Peut-être même que je me laisserais tenter moi aussi.

Mon moral remonta tandis que je fonçai sur la M5. Le Wiltshire laissa la place au Somerset et enfin – pas trop tôt –, je passai en flèche devant un panneau présentant le logo jovial d'un grand voilier pour annoncer : « Bienvenue dans le Devon » et le soleil réapparut.

La campagne offrait une diversité à couper le souffle. De vastes étendues de prés vallonnés et luxuriants, constellés de moutons et de petit bétail, des rivières tourbillonnantes délimitées par d'épaisses forêts ou d'anciens murets de pierres sèches, des rigoles ou des rochers escarpés bordés de la riche terre rouge qui avait fait la célébrité du Devon. Et, au milieu de toute cette beauté, il y en avait une d'un autre genre : se découpant sur l'horizon, les collines rocailleuses, sombres et sinistres de Dartmoor avec leurs brumes errantes et leurs tourbières perfides.

Après un dernier coup d'œil aux instructions détaillées que j'avais griffonnées avec l'aimable autorisation de Google Maps, je quittai la quatre voies et m'engageai sur une route à deux voies tranquille, flanquée d'une épaisse forêt de pins sur un côté et d'un muret de pierre bornant une rivière bouillonnante, sur l'autre. Dartmouth était indiqué à dix-huit kilomètres et, à partir de là, Little Dipperton ne serait plus qu'à trois.

Je regardai ma montre. Il était presque 16 heures. Je n'avais pas mis trop longtemps, ce qui me remplit de satisfaction.

Deux heures plus tard, j'étais complètement perdue et incroyablement frustrée.

Il ressortait de tout cela que Google Maps n'avait aucune connaissance de la multitude de minuscules chemins qui se croisaient et tournicotaient à travers le Devon, dont quatre-vingt-dix pour cent ne comportaient aucun panneau et, dans le cas contraire, se terminaient en une piste infranchissable. Capter un signal téléphonique était tout aussi hasardeux et, quand je finis par en attraper un et par appeler ma mère, elle ne répondit pas.

Vers 18 heures, toute ma bonne humeur s'était évaporée. Au moins le clocher d'une église apparaissait-il au loin. J'en pris la direction.

M'échinant à négocier une série de dangereux virages en épingle à cheveux, je faillis suivre l'exemple d'un véhicule qui avait perforé un mur de pierre pour s'écraser dans un fossé de drainage. Puis, tout à coup, je me retrouvai dans un petit village bâti de cottages blanchis à la chaux, aux toits de chaume ou d'ardoise, avec une poignée de magasins et un pub baptisé The Hare & Hounds. Il y avait aussi une église, une forge abandonnée, une épicerie, un salon de thé et une supérette qui faisait également office de bureau de poste. Une Ford Focus bleu sale était garée devant cette dernière.

Pour commencer, je crus que tout était fermé, puis je remarquai la porte entrouverte de la supérette. J'entrai après m'être garée derrière la Ford Focus.

— Bonjour ! criai-je. Il y a quelqu'un ?

Je ne reçus aucune réponse. Repoussant mes lunettes sur le haut de ma tête, je fis quelques pas supplémentaires dans l'obscurité et trébuchai contre un escalier. C'était comme descendre dans le trou noir de Calcutta.

L'endroit regorgeait de produits allant de minuscules nécessaires à couture jusqu'aux bombes insecticides. Les étagères supportaient au hasard des pinces, des produits en conserve, des puzzles et de la crème contre les hémorroïdes. Un présentoir rotatif proposait à la vente des cartes postales pittoresques du Devon : trois pour deux livres.

Dans un coin, une vitre en Plexiglas délimitait un petit cagibi qui exhibait l'enseigne de la poste. Un panneau d'affichage était couvert de flyers colorés et des cartes rédigées à la main proposaient toute une série de services ou annonçaient des événements locaux. « Besoin d'une baby-sitter ! », « Vous cherchez quelqu'un pour laver votre voiture ? », « Concours de la meilleure confiture organisé par l'Institut des femmes ».

Derrière le comptoir et le long du mur du fond, on pouvait voir des étagères garnies de gros récipients de verre contenant des bonbons que j'imaginai dater du déluge – Sherbet Pips, Kréma aux fruits, Black Jacks et ces caramels mous qui vous arrachaient vos plombages à la première mastication.

En m'approchant du comptoir, j'avisai une caisse enregistreuse à l'ancienne et une sonnette en laiton. Le comptoir lui-même était flanqué d'un banc assez bas jonché d'un assortiment de magazines à scandale et de journaux nationaux. À ma grande consternation, le magasin vendait le *Daily Post* du mois. Ma photo s'y étalait dans le coin inférieur droit de la couverture. Elle avait été prise lors

d'une soirée caritative et l'article, paru dans la rubrique « Potins de star », avait été écrit par Trudy Wynne, mon ennemie jurée. Le sous-titre annonçait : « Au revoir, Raiponce. Bonjour, lady Godiva¹ ! Pour savoir ce qui s'est passé, rendez-vous en page 5. »

Naturellement, je savais ce qui s'était passé. Cela avait été le facteur déclenchant dans ma décision de quitter *Fakes & Treasures* et d'échapper à la lumière des projecteurs. Je m'empressai de dissimuler le magazine qui me blessait sous le journal local, le *Dipperton Deal*. Après quoi je ramassai mes cheveux en une pelote, me demandant pour la énième fois si je ne ferais pas mieux de tout couper.

— Il y a quelqu'un ? répétais-je.

Je me rendais compte à présent que des voix me parvenaient de derrière un rideau antimouches en lamelles de plastique rouge et blanc, qui devait conduire à une réserve.

— C'était une grue et une voleuse, Muriel, cria une voix de femme. J'ai compris qu'elle causerait des problèmes à la seconde où elle est arrivée.

— J'ai du mal à y croire, lui répliqua-t-on. Gayla paraissait tellement gentille !

— Eh bien, ce n'était pas le cas.

— Je croyais que Gayla nous arrivait d'une agence londonienne distinguée, insista Muriel. Ils ne vérifient pas leurs antécédents ?

— Pourquoi tu ne le dis pas carrément ? (Un petit

1 Lady Godiva aurait traversé les rues de Coventry à cheval, entièrement nue et seulement parée de sa longue chevelure, pour inciter son mari, seigneur de la ville, à en baisser les impôts (*NdT*).

silence, puis :) Tu penses que ça a quelque chose à voir avec mon Eric, je me trompe ?

— Vera, ma chérie, quand il s'agit de vous deux, je ne sais plus quoi penser. (S'ensuivit un lourd soupir.) Dépêche-toi, je voudrais vraiment fermer et...

Je l'avais interrompue d'une toux sonore.

— Bonjour ? Y a quelqu'un ?

Les deux femmes émergèrent de derrière le rideau. L'une d'elles, coiffée d'une permanente grisonnante tout ce qu'il y avait de compact, devait toucher à la fin de la soixantaine. Elle portait une robe à fleurs sans manches et tenait un livre de poche. L'autre avait dans les trente-cinq ans, c'était une blonde dont les cheveux, attachés en queue-de-cheval, avaient un besoin urgent d'être retouchés aux racines. Elle portait un pantalon de cuir moulant, un T-shirt rouge avec col en V, assorti aux ongles vernis qui agrippaient les poignées d'un sac en plastique rebondi.

— On écoute aux portes ? me lança la plus jeune, en oscillant légèrement.

La faute aux talons vertigineux de ses Louboutin – j'avais entrevu les fameuses semelles rouges qui sont sa marque de fabrique.

— Vera, ne sois pas impolie.

— Je viens juste d'entrer, répondis-je gênée. J'ai entendu des voix.

Vera me reluquait de la tête aux pieds, notant mon corsaire blanc tout taché.

— Vous avez eu un accident, dites-moi ?

— Disons plutôt que je suis amatrice de fraises et qu'elles me le rendent bien, expliquai-je avec un sourire confus.

— Malheureusement, nous sommes fermées, répliqua Muriel.

— Je ne veux rien acheter, je suis perdue. On dirait qu'il n'y a pas le moindre panneau indicateur dans le coin.

— Ils ont tous été enlevés pendant la guerre et jamais remplacés depuis, ma belle, m'expliqua Muriel.

— C'était il y a soixante ans ! m'exclamai-je.

— Nous sommes un coin plutôt perdu par ici et ça nous arrange, grommela Vera. Nous n'aimons pas trop les étrangers.

Je m'aperçus que Muriel tenait un exemplaire de *La Séductrice tzigane*.

— J'adore Krystalle Storm, tentai-je en désespoir de cause.

— Vera m'a conseillé de le lire, répliqua Muriel. Selon elle, ça pourrait pimenter mon mariage, même si, franchement, je ne suis pas sûre que mon mari se rappelle encore comment faire.

— Vous devriez pourtant le lire, dis-je avec un nouveau sourire. Enfin, c'est un peu osé, vous n'avez pas trouvé, Vera ? (Percevant que l'intéressée se dégeait un peu, j'ajoutai :) Apparemment, Krystalle va bientôt sortir un nouveau livre dans... (Je me creusai la cervelle.) ... la série des *Amants maudits*.

— En effet, confirma Vera. Vous avez participé au concours ?

— Il y en a eu un ?

— Et vous vous prétendez une fan ? s'écria Vera. C'est partout sur son site web. Je vais gagner. Je suis déjà parvenue jusqu'aux demi-finales.

— Quel est le prix ? demandai-je.

— Un long week-end pour deux en Italie et un dîner avec Krystalle Storm en personne. Tous frais payés — vol, hôtel, tout, détailla Vera. Je vais emmener mon Eric.

— Et je suis certaine que vous allez passer de merveilleux moments, tous les deux, lâcha Muriel avec lassitude, avant de se tourner vers moi. Vous allez où, ma belle ?

— À Little Dipperton.

— Vous y êtes, me dit Muriel.

— Dieu soit loué ! En fait, je cherche le manoir de Honeychurch.

— Le manoir de Honeychurch ? répéta Vera dont le visage s'était empourpré. Vous n'êtes pas la nouvelle nurse, quand même ? ajouta-t-elle en échangeant un regard avec Muriel.

— Non. Pourquoi ?

— Parce que Vera en est la gouvernante, expliqua Muriel. Et c'est elle qui embauche les nurses.

Je considérai avec surprise la jeunesse de Vera et sa tenue de cuir. Les gouvernantes avaient fait du chemin depuis le terne uniforme noir porté par madame Hughes à Downton Abbey.

— Ma mère a acheté le Logis du palefrenier, ajoutai-je.

— C'est votre mère ? voulut préciser Vera. Elle va avoir du mal à s'adapter ici. Nous avons tous grandi sur le domaine de Honeychurch et nous n'aimons pas trop les gens qui ne viennent pas du Devon, surtout quand ils surenchérisent à la dernière minute sur mon mari, à qui Son Excellence avait promis le Logis.

Muriel posa une main sur le bras de Vera pour refréner ses ardeurs.

— Vera...

— Mais c'est vrai. C'est injuste que vous, les Londoniens, vous veniez ici avec tout votre argent pour acheter nos propriétés.

— Honnêtement, je ne sais rien des circonstances de cette transaction, m'empressai-je de préciser.

— Je vais fermer mon magasin, si ça ne vous dérange pas, intervint Muriel en désignant le sac en plastique. Et maintenant, Vera, transmets bien mes amitiés à ta mère. J'espère qu'elle appréciera le colis de provisions. Inutile qu'elle me rende les magazines.

Vera prêta à peine attention au commentaire. Elle était trop occupée à me dévisager.

— Nous nous sommes déjà rencontrées ?

— Je ne crois pas, répondis-je.

— Je sais qui vous êtes ! s'exclama Vera, les yeux écarquillés. Vous êtes la femme qui parle de brocante à la télé ! *Fakes & Treasures* !

— Vous faites erreur.

Le mensonge était sorti avant que je puisse l'en empêcher. Vera me semblait le genre de personne à appeler la ligne directe du *Daily Post* de Trudy pour réclamer la récompense de cent livres.

— Vous ressemblez trait pour trait à Kat Stanford, insista Vera. Dénouez vos cheveux...

— Oh, bon sang, intervint Muriel. Laisse cette pauvre femme tranquille et explique-lui comment aller au manoir, histoire qu'on puisse rentrer chez nous.

Vera marmonna quelques propos désobligeants, mais obtempéra à contrecœur.

— Retournez sur la route principale. Quand vous dépassez l'entrée de Ruggles Farm...

— Y a-t-il un panneau qui indique qu'il s'agit de Ruggles Farm ? demandai-je.

— C'est une ferme. Vous savez ce que c'est ?

— Évidemment, répondis-je avec un sourire poli.

— Ce sera sur votre gauche, reprit Vera. Vous parviendrez à un croisement en T, juste après le boqueteau du Cavalier...

— C'est indiqué ? m'enquis-je, pleine d'espoir.

— Non. C'est un boqueteau. Vous savez ce que c'est ?

Devant mon expression vide, Vera leva les yeux au ciel.

— Oh bon sang, ces gens de la ville ! Un boqueteau, c'est un petit bois. Tout bien réfléchi, il vaut mieux que vous preniez le raccourci à travers la piste du Cavalier. Ça vous conduira direct au manoir.

— Vous pourriez m'indiquer la bonne direction ?

Vera leva de nouveau les yeux au ciel.

— Il n'y a qu'une direction. La piste est envahie de végétation, mais elle laissera passer une petite voiture. L'entrée du manoir est marquée par deux piliers de pierre surmontés par des faucons de pierre. Vous ne pouvez pas la manquer.

— Merci.

— Une minute ! s'écria Muriel qui se précipita vers son comptoir pour en tirer un bloc-notes et un stylo. Vous ne voudriez pas signer notre pétition ?

— Je ne vis pas ici.

— C'est pour empêcher le gouvernement de construire une ligne de train à grande vitesse jusqu'à Plymouth, insista Muriel. Ils prétendent que ça réduira de cinquante minutes le temps de trajet jusqu'à Paddington.

— Les connards, grommela Vera.

— En règle générale, je ne signe pas de pétition.

J'avais appris à mes dépens qu'un document signé de mon nom pouvait être interprété à tort.

— La ligne de chemin de fer coupera cette campagne en deux, s'obstina Muriel. C'est une région pleine de beautés naturelles. Cela va détruire des tas de maisons et de terres agricoles. Je vous en prie. C'est juste un nom, mais chaque nom compte.

J'hésitai.

— Oui, bien sûr, admis-je. C'est terrible. Je suis heureuse de le faire.

Je signai « J. Jenkins » et indiquai une adresse à Londres. Muriel l'examina.

— Une adresse à Londres, ça nous aide beaucoup. Ça nous donne une résonance nationale. Quel est votre prénom ?

— Jazzbo, bafouillai-je. C'est un surnom.

— Ouais, bien sûr, ricana Vera. Merci, *Jazzbo*.

Quelques secondes plus tard, j'avais regagné ma Golf et je m'engageai sur une piste étroite bordée de haies. Vera n'avait pas exagéré. Les herbes avaient poussé en son milieu et un fouillis de digitales, de cerfeuil sauvage et de clématites brossait les flancs de ma voiture. Je formai le vœu de ne rencontrer aucun véhicule venant en sens inverse.

La piste serpentait à flanc de colline. Effectuant un nouveau virage en épingle à cheveux, je tombai sur deux cavaliers qui, Dieu merci, allaient dans le même sens que moi.

Ils offraient un curieux spectacle. Montant un bel alezan auquel on avait enfilé des chaussettes de conten-

tion blanches, la femme était assise en amazone, en tenue complète, des pieds jusqu'à la bombe. Son jeune compagnon se tenait à califourchon sur un petit poney noir. Je ralentis et avançai au pas derrière eux. Seul le gamin semblait se préoccuper de bloquer la circulation – ou moi, plus exactement. Comme il se retournait pour me regarder, je ne pus m'empêcher de rire et de lui adresser un petit signe de la main.

Avec sa paire de vieilles lunettes d'aviateur et une écharpe blanche enroulée autour du cou, le gamin était tout simplement adorable. Je devinai sur-le-champ quel personnage il était censé incarner.

Parmi les innombrables collections d'antiquités de David, il y avait les premières éditions de *Biggles* de W. E. Johns, chronique des aventures héroïques d'un aviateur pendant la Première Guerre mondiale. La marque de fabrique de Biggles, c'étaient des lunettes d'aviateur et une écharpe de soie blanche.

Mais après m'être traînée comme une limace derrière eux pendant trois kilomètres, je commençai à me lasser de jouer à faire coucou au chef d'escadrille James Bigglesworth, surtout lorsque, de façon inopinée, un jack russell blanc et brun jaillit d'une haie pour décrire des cercles autour de ma voiture en aboyant comme un fou à l'encontre de mes roues.

Pourtant, la cavalière de l'alezan ne bronchait pas, en dépit des appels répétés de « Biggles » qui criait : « Non, Mister Chips, non ! » L'intéressé se lançait dans de nouvelles circonvolutions, dépassant les cavaliers avant de revenir vers ma voiture.

Finalement, la piste s'élargit de près d'un mètre et un étroit accotement de gazon apparut devant un portil-

lon à cinq barres ouvrant sur un sentier d'équitation public indiquant : « Vers le boqueteau du Cavalier ». Les chevaux se rangèrent sur le bas-côté et je pus enfin les dépasser. À ma grande surprise, je découvris que la cavalière de l'alezan était une femme osseuse, arborant une balafre de rouge à lèvres écarlate, qui paraissait avoir dépassé les quatre-vingts ans. Comme je leur lançai un sourire de gratitude, elle me récompensa d'un geste dédaigneux de la main et « Biggles », d'un salut militaire.

Laissant les cavaliers derrière moi, j'entamai l'ascension d'une colline abrupte pour aboutir sur la crête d'une longue série de ses semblables. La vue était spectaculaire. Au loin sur ma droite, je distinguai les tourbières de Dartmoor. Sur ma gauche, très en contrebas, le fleuve Dart étincelait sous le soleil du soir.

J'apercevais aussi un immense manoir, niché au milieu des arbres, un vaste jardin protégé de murs ainsi que plusieurs granges et dépendances.

Mais c'était tout. Nul autre signe de civilisation hormis une dizaine de moutons et quelques vaches.

Je visualisai ma mère, dans ses tenues propnettes de chez Marks & Spencer, ses chaussures à petits talons pointus et ses coiffures impeccables. Je n'arrivais pas à l'imaginer s'adapter au mode de vie campagnard.

Après un ultime virage en épingle, je parvins à deux imposants piliers de granit coiffés de statues de faucons aux ailes déployées. Et, gravé sur l'un des piliers : « Manoir de Honeychurch ». Bingo !

Deux loges du XVIII^e siècle encadraient l'entrée. Elles étaient dans un état de délabrement avancé, avec leurs fenêtres à vitraux de plomb fissurées, leurs gouttières

cassées et leur toit percé de trous. Chaque porte d'entrée cintrée portait la croix familiale et sa devise gravée dans la pierre : « *Ad perseverate est ad triumphum.* » « Persévérer, c'est triompher. »

Un grand panneau mettait en garde : « Toute entrée par effraction sera punie. Les braconniers seront tirés au fusil. »

Alors que je me garais à côté de l'entrée, une jeune femme dans le début de la vingtaine sortit de la pénombre en tirant une valise à roulettes rose fuchsia derrière elle. Elle portait un jean noir et un chemisier à volants et manches longues. Elle me héla.

Dès que je fus arrêtée, je baissai ma vitre.

— Vous êtes le taxi ? C'est ça ?

Je décelai un accent étranger dans ses mots. Même sans maquillage, elle était très belle, avec de grands yeux bleus et des cheveux blonds lui descendant jusqu'aux épaules, qu'elle maintenait en arrière à l'aide d'un bandana turquoise.

— J'ai bien peur que non, répondis-je. Où allez-vous ?

— À la gare de Plymouth. (Elle ne cessait de regarder par-dessus son épaule, comme si elle attendait quelqu'un.) Je dois attraper le train de 19 heures 30 pour Paddington. Il le faut absolument !

J'hésitai. Plymouth était à des kilomètres d'ici et cela faisait des heures que j'étais au volant.

— Avez-vous essayé d'appeler la compagnie de taxis ?

— Ils ont dit qu'ils seraient là dans trente minutes, répondit-elle en vérifiant sa montre. Sauf que mainte-

nant, ils ont dix minutes de retard et je ne peux pas les appeler parce qu'il n'y a pas de réseau, ici.

— Laissez-leur encore un peu de temps, mais je me ferai un plaisir de les rappeler pour vous dès que je trouverai un téléphone fixe. Vous avez leur numéro ?

— Le voilà, dit-elle en me tendant la carte de visite de Bumble-Bee Cars.

— Quel nom dois-je leur donner ?

— Gayla Tarasova.

Je me rappelai la conversation que j'avais surprise un peu plus tôt entre Muriel et Vera, dans la supérette. Cette femme devait donc être la nurse tombée en disgrâce.

— C'est très gentil à vous, reprit Gayla. Vous connaissez lady Edith ?

— Non, pas encore. Ma mère vient d'acheter le Logis du palefrenier.

— Vous êtes donc Kat ! s'exclama Gayla dont le visage s'illumina d'un sourire. Votre mère est quelqu'un de gentil. Je vous en prie, dites-lui... (Son expression se fit sérieuse.) Elle doit retourner à Londres. Absolument ! Elle est en danger, ici.

— En danger ? répétai-je sèchement. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Croyez-moi. Rupert est un pervers qui doit être arrêté.

Tut tut tut ! Le son d'un klaxon nous fit sursauter. Les yeux de Gayla s'agrandirent de terreur.

— Oh, c'est lui ! C'est Rupert ! Il ne doit pas me voir ici. Il faut que j'y aille.

La peur de Gayla s'avérait contagieuse.

— Attendez, lui criai-je. Je bloque l'entrée. Restez là.

Mais Gayla empoigna sa valise et disparut de nouveau à couvert, juste au moment où une Range Rover noire fonçait vers moi. *Tut tut tut !*

— Merde alors ! marmonnai-je en reculant tout contre le mur d'une loge.

La Range Rover ralentit à peine quand elle vira pour s'engager sur la piste.

Sans même un petit signe à mon intention, le conducteur tourna à gauche, Dieu merci, dans la direction opposée à celle des chevaux. J'eus le temps d'entrevoir une casquette en tweed, une moustache de militaire soigneusement taillée et un setter anglais marron et blanc sur le siège passager.

— Et merci à vous aussi, hurlai-je au véhicule qui disparaissait.

J'appelai Gayla, mais elle demeura cachée, redoutant sans doute que la Range Rover – conduite par « Rupert le pervers » – rebrousse chemin. *Ça ne te regarde pas, Kat*, me sermonnai-je. Malgré tout, j'attendis encore quelques minutes.

Voyant que Gayla ne réapparaissait toujours pas, je criai :

— Je dois y aller. J'appelle la compagnie de taxis !

Sur quoi, je me remis en route, empruntant une longue allée bordée d'arbres.

Dès que j'eus dépassé le tournant, l'épais fourré sur ma gauche s'interrompit brièvement pour me révéler une arche en fer forgé rouillée enjambant deux portes en fer forgé elles aussi, surmontées du moulage métallique d'un cheval au galop. Au-delà, la terre s'étendait en pente et j'entrevis une nouvelle fois le fleuve.

Devant moi, je découvris de hautes cheminées et des fenêtres à meneaux, disparaissant puis réapparaissant entre les arbres. Une autre interruption dans les taillis sur ma gauche me dévoila un parc somptueux où quelques chevaux paissaient en compagnie de... Bon sang, étaient-ce des lamas ?

À quelques mètres seulement de l'accotement de gazon s'étalait un lac ornemental couvert de nénuphars, dans un écrin de massifs de roseaux à plumes, disséminés tout autour. Sur une berge peu élevée, qui descendait au ras de l'eau, se dressait un ange de haute taille, les bras levés vers le ciel. Sculpté dans du marbre blanc, environné d'une mer de roses rouges, c'était sans doute un mémorial familial.

Même si j'avais été vigilante, en quête de la moindre indication du Logis du palefrenier, je réalisai que j'étais allée trop loin. L'allée se subdivisait en deux, la bifurcation de droite remontant sur la colline pour devenir une route nouvellement pavée, bordée par les barrières des enclos. Sur un côté s'étendait une petite arène de dressage sablonneuse en extérieur ; de l'autre côté, on avait installé de petits cavalotti pour faire sauter les chevaux. Une rangée de bâtiments en brique rouge s'allignait au fond, exhibant leurs jolies moulures blanches et leurs toits verts. Une arche impressionnante, ornée d'un clocher dont le cadran en chiffres romains indiquait l'heure exacte – 18 heures 35 –, marquait l'entrée grandiose des écuries. Un grand camion gris métallisé destiné au transport des chevaux, avec une couchette dans la cabine, et une Land Rover vert chasseur étaient garés contre un des murs extérieurs.

Je pris la bifurcation de gauche, qui se terminait par un rond-point devant le manoir de Honeychurch. En son centre trônait une grande fontaine de pierre vide, des chevaux de bronze qui se cabraient, abandonnés dans une mer de graviers infestée de mauvaises herbes.

Je ralentis pour m'arrêter sous une rangée d'arbres en surplomb, en lisière d'un bois. La maison paraissait à la fois intimidante et inhospitalière. Son architecture aurait pu être décrite comme relevant du « néoclassicisme », avec son fronton palladien, mais, à en juger par les quatre rangées de hautes cheminées surplombées de pots décoratifs octogonaux, je soupçonnais qu'elle renfermait un bâtiment bien plus ancien, très probablement un manoir de l'ère Tudor. L'entrée principale consistait en une porte cochère centrale, encadrée de colonnes toscanes. Par comparaison avec les écuries impeccables que je venais de voir, cette maison était un vrai foutoir.

Au rez-de-chaussée et au premier étage, les fenêtres à châssis de douze carreaux étaient fermées de volets. Le crépi du mur s'écaillait et de nombreuses corniches, qui s'étaient effondrées, gisaient toujours à terre, au milieu des graviers. Sur le côté est du bâtiment, une forêt de mauvaises herbes et de houx pointait de la charpente dénudée, là où des bâches de toile goudronnée avaient perdu la bataille contre les éléments.

Un échafaudage avait été érigé sur un côté de l'aile ouest, où une partie du toit disparaissait partiellement sous une immense bâche vert foncée. On avait empilé des tuiles contre le mur avant de la maison.

Réparer la toiture d'une demeure aussi grande que celle-ci coûtait des centaines de milliers de livres.

Souvent, le prix faramineux à payer pour un nouveau toit marquait le début de la fin pour ces domaines campagnards, surtout s'il s'agissait de monuments classés, car ils devaient alors se plier à toutes sortes de règles compliquées. J'avais assisté à la vente de nombreux domaines et c'était un crève-cœur que de voir de somptueuses propriétés comme celle-ci, désertées et abandonnées à leur sort, qui se désagrégeaient peu à peu.

Ramenant mon attention sur ma propre désagrégation, je réalisai que je devais changer mon corsaire blanc tout taché avant d'affronter ma mère. Il m'était déjà arrivé de me changer sur la banquette arrière de ma voiture et, comme aucun signe de vie n'émanait de la maison, j'eus le sentiment que la voie était libre.

Malheureusement, je me trompais. J'étais en train de me faufiler entre mes sièges avant quand des coups martelés à ma vitre me révélèrent la présence de « Biggles », casque en cuir et lunettes d'aviateur sur la tête, qui écrasait son visage contre le verre.

J'abaissai la vitre.

— Bonjour !

— Sortez de voiture, s'il vous plaît, répliqua-t-il. Vous êtes entrée par effraction. Je crains d'être obligé de vous tirer dessus.